

# AVANT-PROPOS

## LUMIÈRE SUR LES « ÂGES SOMBRES »

Alain DIERKENS

L'Histoire n'est pas une science exacte. Elle s'écrit en se basant sur des sources – surtout des sources écrites et archéologiques – qu'il convient de n'utiliser qu'avec précaution, après un examen critique exigeant. Même en aspirant à la plus grande objectivité possible, l'historien ne peut échapper à des idées préconçues, à des schémas interprétatifs, à des choix idéologiques. C'est ce qu'illustre l'évolution des grilles de lecture de la période mérovingienne qui est au centre de la présente exposition.

Depuis la création du concept au XIV<sup>e</sup> siècle, le Moyen Âge a mauvaise presse. Coincé entre une Antiquité ressentie comme le paroxysme de la civilisation et la Renaissance, cet « âge moyen » ne pouvait être qu'une parenthèse, une période sombre, un moment d'anti-civilisation né après l'effondrement de l'Empire romain. Dans cette logique de raisonnement, ce sont les premiers siècles du Moyen Âge qui ont été les plus stigmatisés, les plus noirs. La question qui se posait alors aux historiens, particulièrement aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, était de savoir si les « invasions barbares » du V<sup>e</sup> siècle avaient tué l'Empire romain, en détruisant les monuments, en déconstruisant la culture, en démantelant les institutions et le système juridique ou si l'Empire, déjà bien malade après les crises du III<sup>e</sup> siècle, n'était pas déjà en plein déclin civilisationnel, n'attendant que le coup de grâce pour mourir. Et, pour expliquer la décadence du « Bas Empire », on citait alors, notamment, l'abondance de coups d'État et l'instabilité politique qui en résulte nécessairement, l'immigration, la barbarisation de l'armée, le relâchement général des mœurs, l'abandon de l'exigeante morale républicaine, le remplacement de la religion traditionnelle par le christianisme. Quoiqu'il en soit, un consensus se dégagait pour dévaloriser les « *Dark Ages* », cette sinistre période mérovingienne qui s'étendait de la fin du V<sup>e</sup> au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle et qui précédait la glorieuse arrivée des Carolingiens, restaurateurs de la civilisation « à l'antique ».

Cette vision simpliste était surtout le fait de philologues et d'amateurs d'art, qui privilégiaient l'art classique et le latin de Cicéron et de Virgile, la Rome d'Auguste, l'apogée territoriale de l'Empire sous Trajan ou Hadrien. C'est aussi cette vision de l'Empire romain qui sous-tendait – et qui sous-tend encore aujourd'hui – les programmes scolaires, bannissant le « latin de cuisine » et stigmatisant les formes d'art volontiers schématiques, voire expressionnistes, privilégiées au IV<sup>e</sup> siècle. Quant à l'esthétique des envahisseurs germaniques, elle ne méritait qu'un jugement rapide : cet art dégénéré était le fait de bons artisans, dépourvus de talent ou de compétences. Dans les milieux chrétiens, on aimait aussi à souligner que, dans ce chaos, seule l'Église représentait un facteur solide de continuité ; elle incarnait les maigres restes d'une civilisation en ruines.

La vision caricaturale qui vient d'être décrite doit évidemment être nuancée. Certains historiens pointaient des facteurs de continuité et dédramatisaient cette lecture catastrophiste des IV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles. Parmi ceux-ci, un des plus brillants est assurément l'historien belge Henri Pirenne (1862-1935) qui, dans un article paru dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (1922), puis dans un célèbre livre posthume (1937), défendait la thèse selon laquelle la véritable rupture entre Antiquité et Moyen Âge devait être située aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, quand les conquêtes musulmanes firent de la Méditerranée, noyau de la civilisation antique, une barrière politique, commerciale et culturelle ; le centre de gravité de l'Occident se serait alors établi, autour des Carolingiens, dans le nord de la Gaule, entre Seine et Rhin. Pour ce faire, Pirenne minimisait les effets de rupture entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle et, par une série d'exemples (commerce des épices et des textiles orientaux, utilisation du papyrus comme support de l'écriture, maintien de l'esclavage, etc.), montrait que les royaumes germaniques qui avaient succédé à l'Empire

romain en Occident s'inscrivaient dans la suite logique de celui-ci. Ces pistes, extraordinairement fécondes, ont fait l'objet, dès la mort de Pirenne en 1935, de recherches complémentaires qui alimentent encore aujourd'hui les discussions scientifiques.

La part de l'archéologie dans ces débats restait mince. Les fouilles, volontiers conçues comme des occasions de mettre au jour des objets susceptibles d'être présentés dans des musées, étaient principalement le fait de sociétés archéologiques locales ou régionales (dans la Belgique du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout les Sociétés archéologiques de Namur et de Charleroi), alors que les recherches « sérieuses » se concentraient sur les sites classiques d'Italie, de Grèce ou d'Égypte. Pour ces archéologues amateurs, il s'agissait alors de bien distinguer les autochtones gallo-romains des envahisseurs francs ; les *villae* romaines prouvaient le génie technique apporté par la romanisation de nos régions, alors que les Francs étaient réputés incapables de construire en pierre, préférant des mesures en bois ou récupérant les ruines des bâtiments romains. Ce sont surtout les nécropoles qui ont alimenté les débats : l'étude du matériel accompagnant les défunts mais aussi les premières analyses anthropologiques dominaient dans des récits où étaient opposées les « races » latine et germanique. Les premières recherches sur la frontière linguistique s'appuyaient volontiers sur ces caractéristiques morphologiques déterminées, disait-on, de manière scientifique. L'instrumentalisation politique et nationaliste de ce type de raisonnement a ensuite été encouragée avec force dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, notamment dans l'Allemagne nazie qui recensait les indices de germanité (toponymie ou nécropoles « franques », par exemple) pour asseoir sa politique de colonisation territoriale et culturelle.



Fig. 1. **Fête du Triomphe à Saint-Cyr : char des rois fainéants**, Agence de presse Meurisse, 1919. Paris, Bibliothèque nationale de France, Estampes et Photographie, inv. EI-13 (2605) (© Bibliothèque nationale de France).

Un véritable changement de paradigme s'observe après la Deuxième Guerre mondiale. Plutôt que de présenter les «invasions germaniques» comme destructrices d'un Empire romain vieillissant, l'accent est mis sur des «migrations de peuples» (*Völkerwanderungen*), commencées très tôt au IV<sup>e</sup> siècle, et beaucoup moins violentes<sup>1</sup>. Sur une assise scientifique solide, il s'agit surtout, pour favoriser la (re)construction européenne, de présenter une Europe susceptible d'unité et de collaborations réussies sur une base plutôt pacifique. L'intérêt croissant pour l'«archéologie chrétienne» permet de mettre en évidence des continuités entre

le IV<sup>e</sup> et les VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles dans le patrimoine ecclésiastique et la topographie religieuse. Le travail inlassable de l'Institut historique allemand de Paris, créé en 1958 pour renforcer la collaboration entre France et Allemagne, se concentre sur la Renaissance humaniste, sur l'Europe des Lumières, mais aussi sur le Haut Moyen Âge, sous l'égide de son premier président, le médiéviste Eugen Ewig. Plutôt que de placer, dans les recherches, une césure au V<sup>e</sup> siècle, on privilégie une nouvelle catégorie chronologique, celle d'Antiquité tardive, commençant au IV<sup>e</sup> siècle et allant jusqu'à la «renaissance carolingienne» du milieu du

<sup>1</sup>Voir p. 351-358.

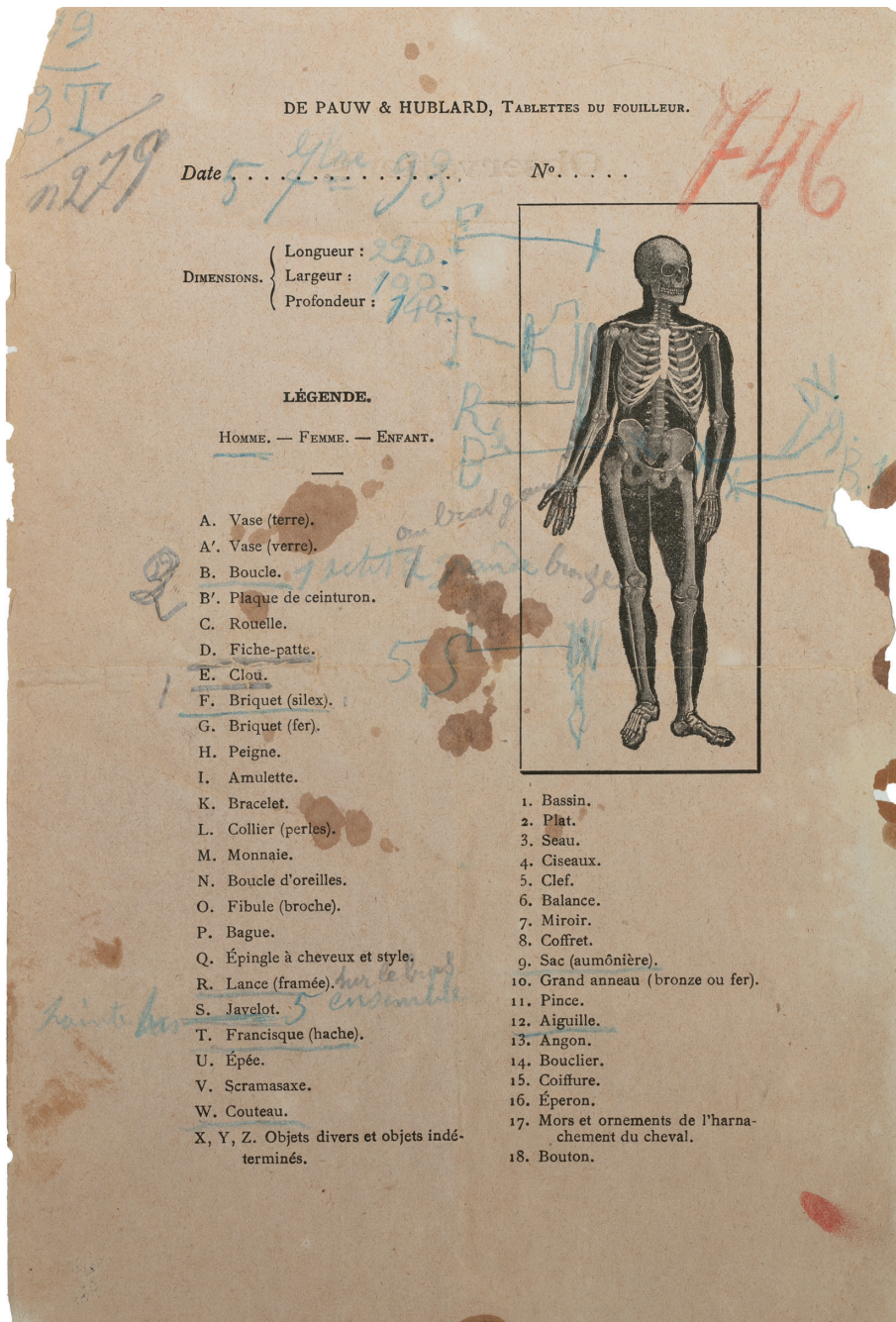


Fig. 2. *Tablettes du fouilleur* de L. De Pauw et É. Hublard pour le site de Ciplly, tombe 746 indiquée en haut à droite de la main de G. Faider-Feytmans, fin du XIX<sup>e</sup> s. Musée royal de Mariemont [photo A. Simon © Musée royal de Mariemont].

VIII<sup>e</sup> siècle. Unissant des antiquistes et des médiévistes, des historiens, des philologues et des archéologues, cette périodisation s'impose progressivement. Des livres-manifestes d'Henri-Irénée Marrou (1977) et de Peter Brown (1971 ; 1978) donnent le ton. Sous l'égide de l'European Science Foundation, un gigantesque projet intitulé «The Transformation of the Roman World, 4<sup>th</sup>-8<sup>th</sup> centuries» unit, de 1993 à 1998, la plupart des chercheurs travaillant sur la question et crée un réseau durable de liens scientifiques et amicaux. Les études sur le royaume mérovingien s'inscrivent alors nécessairement dans une perspective plus large, qui tient compte des autres États successeurs de l'Empire romain en Occident : Espagne wisigothique, Italie ostrogothique puis lombarde, Angleterre anglo-saxonne, etc. mais aussi de la situation dans l'Empire byzantin et, dans une moindre mesure, du monde musulman.

L'intérêt pour l'archéologie mérovingienne n'est pas en reste. L'attention se marque d'abord dans le domaine funéraire et dans celui des églises qui lui est souvent associé. Les fouilles (et les publications de fouilles anciennes, dont beaucoup étaient restées inédites) se multiplient sous l'impulsion des musées et des milieux académiques, notamment en Allemagne : à Bonn (Kurt Böhner), à Munich (Joachim Werner), à Mayence, mais aussi en France (que l'on pense au programme, dû à Michel de Bouard, de fouilles systématiques des cimetières du Haut Moyen Âge de la plaine de Caen) et aux Pays-Bas. À l'initiative de Patrick Périn, qui en sera le président pendant plus de trente ans, est créée en 1979 la dynamique Association française d'Archéologie mérovingienne qui rassemble toutes les forces vives, de France ou des pays limitrophes, autour de la Gaule des IV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles.

En Belgique, le directeur du Service national des Fouilles, Heli Roosens, qui avait consacré sa thèse aux cimetières mérovingiens de

Belgique (1949), encourage les recherches en ce sens et les publie dans la collection *Archaeologia Belgica*. André Dasnoy étudie, avec un soin tout particulier, le résultat des fouilles exceptionnelles réalisées au XIX<sup>e</sup> siècle par la Société archéologique de Namur et porte son attention sur ce qu'il a appelé «les Germains dans la Romanité», c'est-à-dire les IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. En 1970, Germaine Faider-Feytmans consacre une belle publication aux collections mérovingiennes acquises par le Musée royal de Mariemont (sites de Trivières et de Ciply, notamment). Au Musée Art et Histoire de Bruxelles, la réorganisation en 2009 de la salle mérovingienne permet un nouvel examen des collections dont la richesse se devinait à la lecture du catalogue établi par le baron de Loë en 1939.

Depuis les années 1980, les perspectives s'ouvrent peu à peu aux fouilles de plus grande ampleur : villages (dans le sillage de la publication pionnière du site de Brébières par Pierre Demolon, en 1972) et niveaux alto-médiévaux des fouilles urbaines. Les recherches menées sur les grands sites portuaires (à commencer par celui de Dorestad, non loin d'Utrecht, aux Pays-Bas) élargissent considérablement notre connaissance des relations commerciales. La chronologie du matériel s'affine grâce à l'utilisation de plus en plus sophistiquée des «permutations matricielles» et des banques de données informatiques. Les analyses anthropologiques qui accompagnent les fouilles de cimetières, le recours systématique aux sciences de la nature (archéozoologie, paléobotanique, carpologie, etc.), l'apport des analyses en laboratoire (composition chimique des matériaux, ADN, isotopes, etc.) ont permis un total renouvellement de nos connaissances.

Depuis la découverte de la tombe du roi Childéric († 481) à Tournai en 1653 ou les considérations d'Edward Gibbon sur la décadence et l'effondrement du monde romain (1776-1788), notre appréhension de l'Antiquité tardive

## AVANT PROPOS

et, plus spécifiquement, de la période mérovingienne a évolué de manière impressionnante. Un des buts de l'exposition de Mariemont est de présenter un état de ces progrès, dans une optique large, mais aussi en mettant l'accent sur les découvertes en Hainaut et dans les environs immédiats du Musée.

## BIBLIOGRAPHIE

Brown, P. (1971): *The World of Late Antiquity from Marcus Aurelius to Muhammad*, Londres.

Brown, P. (1978): *The Making of Late Antiquity*, Cambridge, Mass. (Carl Newell Jackson lectures, 1976).

Dasnoy, A. (1975): «Les Germains dans la Romanité», in Hasquin 1975, p. 37-60.

de Loë, A. (1939): *Musées royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles. Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné. IV. La période franque*, Bruxelles.

Demolon, P. (1972): *Le village mérovingien de Brebières (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles)*, Arras (Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais, 14).

Faider-Feytmans, G. (1970): *Les nécropoles mérovingiennes*, 2 vol., Morlanwelz-Mariemont (Les collections d'archéologie régionale du Musée de Mariemont, 2).

Hasquin, H., dir. (1975): *La Wallonie. Le pays et les hommes. Histoire-économies-sociétés*, tome I, *Des origines à 1830*, 2<sup>e</sup> éd. rev. et corr., Bruxelles.

Marrou, H.-I. (1977): *Décadence romaine ou Antiquité tardive? III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle*, Paris (Points Histoire, 29).

Pirenne, H. (1922): «Mahomet et Charlemagne», in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1, p. 77-86.

Pirenne, H. (1937): *Mahomet et Charlemagne*, Paris.

Roosens, H. (1949): *De merovingische begraafplaatsen in België. Repertorium. Algemene beschouwingen*, Gand (Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent. Verhandelingen, 5).